

L'amour : cette autre identité

Louise Dupré

Volume 15, numéro 2 (44), hiver 1990

Pratiques illicites

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200846ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200846ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (1990). L'amour : cette autre identité. *Voix et Images*, 15(2), 298–301.
<https://doi.org/10.7202/200846ar>

L'amour: cette autre identité

par Louise Dupré, Université du Québec à Montréal

Sans vouloir enfermer les écritures au féminin dans des modèles qui risqueraient de devenir vite réducteurs, il est difficile de ne pas constater certaines tendances récurrentes dans la littérature. Faut-il rappeler que l'amour, par exemple, l'amour sous toutes ses formes, a été un thème privilégié chez les écrivaines? Aussi on ne s'étonnera pas si, dans une décennie où les valeurs individuelles ont supplanté les valeurs collectives, la thématique amoureuse revient avec une force nouvelle aussi bien dans la poésie que dans le récit.

On aurait tort cependant de voir là un retour en arrière, comme si, lasses de la quête d'identité qui avait été la leur dans la décennie 1970, les femmes sentaient le besoin de se perdre dans l'autre. La rencontre amoureuse me semble au contraire liée à la recherche d'une *autre* identité, une identité mouvante, fluide, brouillant la netteté de l'image que renvoie le miroir pour inscrire dans la textualité une subjectivité qui affiche ses liens avec le corps pulsionnel, fusionnel et par là même, questionne et nourrit la théorie féministe. Voilà ce que viennent explorer, chacun à leur façon, deux récits parus chez VLB éditeur: *l'Ange de la solitude*¹ de Marie-Claire Blais et *l'Empreinte*² de Danielle Fournier.

Dans ces deux livres, l'exploration de la subjectivité passe par le travail du fragment. On se retrouve devant une autre constante des écritures de femmes: la linéarité se voit remise en question au profit de l'éclatement, d'un bouleversement de la logique narrative classique présentant l'univers romanesque comme une totalité, un monde clos. Effet de modernité devenue mode? Il s'agit plutôt d'une nécessité interne à ces œuvres: arraché en quelque sorte à la chronologie, l'événement se trouve renvoyé à la plénitude de l'instant. On a l'impression qu'il existe en lui-même et pour lui-même, en dehors du déroulement de l'action, dans une temporalité qui ramène le temps historique à la fulgurance du présent.

Cette tendance se voit poussée au paroxysme dans le récit de Danielle Fournier qui déplace constamment le narratif vers son dehors, l'espace poétique, une poésie

en prose entremêlant les genres et les discours, telle que la pratiquent plusieurs Québécoises. La trame narrative est présentée de façon minimale. On assiste à « l'histoire » d'une passion dévorante entre une femme et un homme, Léonie Ander et K., cette trame servant de prétexte à l'investigation de la subjectivité féminine dans sa quête d'amour, la perte des frontières entre soi et l'autre, le moment où une femme devient son amant, où il faut admettre *qu'une femme est un homme et qu'elle vit de l'odeur de son amant, de cette odeur extraite à même le corps de l'aimé* (p. 14).

La jouissance qui arrache la femme à elle-même la transporte du côté de l'extase mystique, de *l'illumination* (p. 10), de *l'amour divin* (p. 10). Cette conception amoureuse rappelle certains textes de Nicole Brossard, de Carole Massé, de Madeleine Gagnon. Ici cependant, on en arrive à une exacerbation qui produit une douleur sans nom, une souffrance en laquelle *il y a cette communion que l'on attribue aux Saints* (p. 22), l'impossible retour à cet état fusionnel où l'enfant n'est pas encore séparé du corps de la mère. Si l'amant fait surgir le nom de Dieu, c'est une divinité d'absence qui ouvre à la perte de la présence initiale, celle d'un territoire maternel: *De qui suis-je? de quel couple issue? de quelle matrice? de quelle voix intérieure?* (p. 23).

L'amour enclenche donc un trajet vers l'enfance, ses nœuds, l'acceptation de la coupure avec la mère produite par l'acceptation de la fin de la passion et la possibilité de se dégager de sa petite histoire, d'aimer un autre homme, vivant cette fois, de formuler son propre désir. En ce sens, la passion engendre une véritable Passion au sens christique, une traversée de la mort pour rejoindre la vie, la solitude nécessaire à la constitution de sa subjectivité.

La théorie psychanalytique, et plus précisément la pensée lacanienne, sert d'intertexte. L'inscription du religieux ne rappelle-t-elle pas par exemple que la jouissance de la femme supporte *une face de l'Autre, la face Dieu*³? D'ailleurs, *Ander* signifie « autre » en allemand. Mais il serait simpliste de voir ici une application fidèle de la réflexion psychanalytique: *l'Empreinte* inscrit une fiction qui interroge ce discours en articulant une parole singulière. Si le début du livre me semble trop près d'un vocabulaire emprunté à la théorie, ce qui n'est pas sans provoquer parfois un certain agacement, le récit s'en dégage progressivement comme la femme fait le deuil de cet homme aimé pour sa *Perfection* (p. 25), sa Maîtrise. Elle affirme une pensée plus individuelle, elle inscrit une langue vibrante. On pourrait dire de ce récit qu'il est celui d'un renoncement à l'impossible: *l'impossible rêve de la parole magistrale* (p. 127). Ce sacrifice conduit à l'autre qui n'est plus l'Amant avec un A majuscule.

Le mysticisme se renverse en une spiritualité athée: on fait semblant de croire tout en sachant bien l'illusion de la croyance. L'amour naît de l'acceptation de la perte de l'Amour, la voix surgit de la distance mise entre soi et le Discours. En ce sens, *l'Empreinte* est un texte qui performe ce qu'il affirme, un trajet vers soi où le plan de l'expression se calque sur celui du contenu, où le dire devient un faire.

Une solitude angélique

La quête d'identité est aussi au premier plan dans *l'Ange de la solitude*. Le roman de Marie-Claire Blais nous présente, dans une prose ample, enveloppante,

spiralique, des personnages féminins qui se cherchent. Ces jeunes femmes lesbiennes vivent ensemble, dans une commune, bien que le mot ne soit plus à la mode, comme l'avoue l'une d'entre elles. Pourtant, cette vie en groupe ramène chacune vers l'impossibilité d'une fusion totale avec les autres, vers ses propres contradictions. Le lesbianisme ne nous est pas présenté comme une panacée. Si le désir pour une autre femme agit à la façon d'un révélateur, il révèle peut-être avant tout les limites humaines: les femmes continueront à souffrir, à éprouver de la jalousie, à vouloir parfois enfermer leur conjointe dans une prison dorée. L'une d'entre elles, surnommée Gérard, mourra dans un incendie, droguée. L'Abeille, quant à elle, continue à avoir des relations sexuelles avec des hommes de passage et Johnie à aimer les jeunes gens, même si elle dit ne pas désirer les hommes plus mûrs. En ce qui concerne Paula, c'est par un homme qu'elle sera sauvée de la noyade. Bref, l'univers ne peut plus être découpé de manière dichotomique. Il y a l'idéal qu'on désirerait atteindre et la réalité vécue, il y a ce qu'on dit vouloir faire et ce qu'on fait réellement. Entre les deux, la faille.

Celle qui s'en tire le mieux chez ces très jeunes femmes, c'est Doudouline, précisément parce qu'elle reste très près de Sophie, sa mère, qu'elle vit avec elle une relation étroite. D'ailleurs, Sophie deviendra, après la mort de Gérard, la Mère de toutes: elle les aidera à espérer, elle tiendra à fêter avec elles l'anniversaire symbolique de Gérard qui aurait eu vingt ans. Comme chez Danielle Fournier, on se rend compte que finalement, la grande quête des femmes demeure celle de la mère, que cette quête se fasse à travers l'amour hétérosexuel ou l'amour lesbien.

Mais cette relation à la mère n'est pas une régression vers la petite enfance: il s'agit plutôt d'un rite de passage du deuil à la vie. *L'Ange de la solitude* est un roman où chacune apprend lentement à s'assumer. Thérèse s'engagera dans la cause écologique; pour l'Abeille, ce sera la peinture; pour Doudouline, la musique rock; pour Johnie et Polydor, les deux intellectuelles, la littérature et la théologie. Toutes se fraient une voie à travers l'inévitable solitude auquel elles sont confrontées. Et si le roman se ferme sur la réunion de toutes autour du gâteau d'anniversaire de Gérard, il n'en reste pas moins que les bougies sur le gâteau *se [consument] seules* (p.135), symbole de solidarité mais aussi d'isolement.

L'ange de la solitude, cette figure que l'auteure a empruntée à Jean Genêt, cet être de plus en plus inhumain, cristallin, autour de qui se développent des bandes d'une musique basée sur le contraire de l'harmonie, ou plutôt une musique qui est ce qui demeure quand l'harmonie est usée (p. 8), non seulement donne une signification au roman, mais permet de comprendre l'éclatement d'un univers, qui trouve sa forme dans la structure romanesque. Le fragment ici permet d'entrer tour à tour dans la conscience de chacune de ces jeunes femmes. Il montre la distance irréparable entre elles, il «use», détruit petit à petit l'harmonie, accomplissant un travail de la douleur qui ne coïncide jamais pourtant avec une démission.

À côté des destins individuels, le roman questionne sans cesse le champ politique: la prédominance d'un régime patriarcal si néfaste pour les femmes, l'exclusion des lesbiennes de la sphère sociale, la misère des classes défavorisées en cette fin de siècle qui [enterre] déjà ses vivants (p. 76), le problème grandissant des sans-abri. Si difficile à vivre soit-il, l'intime ne peut pas être pensé ici en

dehors du collectif: l'un et l'autre s'interpellent, se relancent. Ce roman n'annonce-t-il pas, pour la prochaine décennie, le retour à une nouvelle dialectisation du privé et du politique? Chose certaine, ces personnages de femmes aux abords de la vingtaine se posent et nous posent crûment des questions actuelles, des questions qu'on a moins rencontrées dans les livres des années 1980.

Ou peut-être s'agit-il d'une problématique ayant à voir avec les genres littéraires. En créant un univers où convergent plusieurs existences, un univers polyphonique, le roman permet d'aborder, tout en les décentrant, des questionnements collectifs de manière nuancée. En ce sens, le politique n'apparaît pas ici comme omniprésent. Le dernier roman de Marie-Claire Blais demeure avant tout un livre où la quête d'amour bute, comme dans *l'Empreinte*, sur la nécessité d'assumer une solitude qui ne soit ni exil ni errance, mais rencontre de sa propre voix.

-
- 1 Marie-Claire Blais, *l'Ange de la solitude*, Montréal, VLB éditeur, 1989, 135 pages.
 - 2 Danielle Fournier, *l'Empreinte*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 127 pages.
 - 3 Jacques Lacan, le *Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 71.